

## ÉLOGE

DE

M. LE BARON VAN SWIETEN.

GÉRARD VAN SWIETEN, Baron du Saint-Empire, Premier Médecin & Bibliothécaire de Leurs Majestés Impériale & Royale, Président perpétuel de la Faculté de Médecine de Vienne en Autriche, & de celles des États héréditaires; Président en second des Études, Membre des Académies royale des Sciences, de Pétersbourg & de Sienne, de la Société royale de Médecine d'Édimbourg, & de plusieurs autres Sociétés Littéraires de l'Europe, Membre de la Noblesse & des États du Tirol, de la Carinthie & de la Carniole, Commandeur de l'Ordre de Saint-Étienne, naquit à Leyde, le 7 Mai 1700, de Thomas van Swieten, & d'Élisabeth de Loo. Sa famille étoit une des plus distinguées de la Hollande. On trouve, dès le quinzième siècle, la signature de quelques-uns de ses aïeux, apposée à des Traités & à d'autres Actes publics, auxquels les seuls Nobles avoient droit d'intervenir. Lorsque la Hollande se sépara de l'Église Catholique, des deux branches de la famille de Swieten qui existoient alors; l'une adopta la nouvelle Religion, posséda le bien des deux branches, & continua d'être décorée d'emplois & de dignités; l'autre resta constamment attachée à la Religion de ses pères, & n'hésita pas à sacrifier à cet attachement, les biens & les honneurs auxquels elle avoit droit de prétendre. C'étoit de cette dernière que sortoit M. van Swieten, martyr, s'il m'est permis d'user de ce terme, même avant que de naître, de la piété de ses ancêtres. Il commença ses études à Leyde, à l'âge d'environ douze ans, & ce fut pendant leur cours qu'il eut le malheur de perdre son père & sa mère. Ses tuteurs l'envoyèrent à Louvain, pour y faire la Philosophie,

dans la vue de le faire ensuite étudier en Droit dans la même Université; mais le jeune van Swieten avoit une aversion décidée pour cette dernière étude. Il eut, malgré sa grande jeunesse, la prudence de retenir, pour ainsi dire, son génie dans l'étude de la Philosophie, pour ne se pas voir forcé à fournir malgré lui cette nouvelle carrière; & pour s'en délivrer entièrement, il retourna à Leyde, à l'âge de seize ans, malgré les instances de toute sa famille, pour s'y livrer à l'étude de la Médecine & de la Physique, vers lesquelles l'entraînoit une inclination prédominante.

Le célèbre Boërhaave y professoit alors la Médecine. M. van Swieten étoit digne de rencontrer un tel Maître : son ardeur pour l'étude en prit un tel accroissement, que Leyde devint presque pour lui une solitude; il s'enfermoit dans sa chambre hors le temps des leçons; il ne buvoit ni ne mangeoit que lorsqu'il y étoit forcé par le besoin; il se privoit absolument du vin, & prenoit beaucoup sur son sommeil. Non content de l'étude de la Médecine, il étudioit encore les Mathématiques, & il étoit parvenu seul & sans secours à entendre les élémens d'Euclide. Quelques heureuses contrées de l'Amérique, peuvent, dit-on, recevoir les productions végétales de tout l'Univers; l'esprit de M. van Swieten étoit de même susceptible de toutes les Sciences.

Cette singulière manière de vivre étoit bien propre à assurer le succès de ses études; mais il s'en falloit bien qu'elle le fût également à conserver sa santé; elle en souffrit très-considérablement, & il tomba dans une mélancolie profonde, accompagnée de marasme & d'insomnie. Boërhaave qui l'avoit bientôt distingué dans la foule de ses disciples, & qui s'y étoit véritablement attaché, blâma cet excès de travail, & en ordonna la cessation; il lui prescrivit l'exercice des armes & l'étude de la musique; il lui recommanda, sur-tout, de faire avant que de se mettre au lit quelque lecture plaisante, & de se coucher aussitôt qu'il se sentiroit envie de rire. Ce régime, si sagement indiqué, joint aux remèdes convenables, eut tout l'effet qu'on pouvoit en attendre : en peu de temps

la mélancolie disparut, & M. van Swieten reprit l'embonpoint & le sommeil dont il étoit privé. On lui a souvent entendu dire qu'il devoit le retour de son sommeil au Théâtre Italien de Gherardi; c'est peut-être la première & l'unique fois que cet agréable ouvrage ait été employé comme somnifère.

Après sept années d'études à Leyde, M. van Swieten y obtint en 1725, le grade de Docteur en Médecine; mais il se garda bien, malgré ce grade, d'abandonner les leçons de son illustre maître; il les suivit encore pendant onze ans. Boërhaave alors n'ayant plus rien à lui enseigner, devint son ami, son admirateur & son panégyriste, & M. van Swieten, de son côté, lui voua l'amitié la plus tendre, la reconnaissance la plus vive, & la plus profonde vénération.

En acquérant tant de connoissances, M. van Swieten n'avoit pas eu dessein de les enfouir; le desir de contribuer au bien de l'humanité, l'engagea à donner à Leyde des leçons de Médecine; bientôt la foule des Auditeurs qui s'y rendirent, excita l'envie. On se servit du prétexte de la Religion qu'il professoit, pour armer contre lui la constitution de l'État, & les leçons furent défendues. Cette défense, au reste, ne fit tort qu'à la ville de Leyde. Une infinité d'Étrangers, & surtout d'Anglois, que les leçons y avoient attirés, disparurent & sans retour, & allèrent porter en Angleterre le nom & la gloire du savant homme qu'on vexoit avec si peu de raison. Cette espèce de témoignage public fit tant d'impression sur le Ministère Anglois, qu'il fut invité à passer à Londres. On lui offrit même de placer, dans les fonds publics, une somme suffisante pour assurer à lui & à ses descendans, un revenu de mille livres sterling, ou environ vingt-trois mille livres de notre monnoie, & l'assurance de n'être gêné en rien sur la Religion; mais ces offres, toutes avantageuses qu'elles étoient, ne purent l'ébranler; il ne vouloit quitter sa patrie que pour s'établir dans un pays où il fût libre de professer ouvertement la Religion de ses Pères, & où on ne se servît pas ridiculement de ce prétexte pour l'empêcher de faire des leçons de Médecine.

La cessation des Leçons de M. van Swieten, le renvoyoit

naturellement dans son cabinet, & on peut bien juger qu'il n'y demeurait pas oisif. Il desiroit ardemment d'éclaircir, par un commentaire, les Aphorismes de son célèbre maître, M. Boërhaave: mais une forte raison le retenoit; il se connoissoit lui-même, & savoit **combien il étoit vif**; il sentoît qu'en se livrant au Public, il se livroit à la critique, & qu'il lui seroit peut-être difficile de ne pas rendre ses réponses amères, & de ne pas passer sa vie, pour ainsi dire, les armes à la main. Cependant l'utilité de son projet, & son attachement pour M. Boërhaave, le firent passer par-dessus cette considération; **mais ce ne fut qu'après avoir pris la ferme résolution de ne répondre à aucune critique.** Résolution qu'il a si bien gardée, qu'ayant été attaqué, & même assez vivement, par le célèbre M. Haller, non-seulement il ne répondit point, mais il empêcha même qu'on ne lui répondit. Il est vrai qu'il n'y perdit rien. M. Haller, revenu de son premier feu, fit lui-même la réponse, & avoua en grand homme qu'il s'étoit **trompé.**

Pendant que M. van Swieten se faisoit connoître par ses travaux, & par les contradictions qu'il essuyoit, l'Impératrice-Reine, qui dans les temps même les plus difficiles, ne perdoit jamais de vue ce qui pouvoit contribuer à la gloire de son règne & au bien de ses Peuples, cherchoit à ranimer dans ses États l'étude des Sciences & des Arts, que les guerres & les malheurs publics avoient plongé dans une espèce d'indolence. Il falloit, pour l'aider dans cette grande entreprise, un homme qui joignit aux plus vastes connoissances, la probité la plus décidée; une impartialité à toute épreuve; un amour ardent pour ses devoirs, & l'activité la plus infatigable: cet homme étoit précisément M. van Swieten; aussi, cette grande Princesse n'épargna-t-elle rien pour se l'acquérir.

Les premières tentatives qu'elle fit furent cependant infructueuses; le faste & le tumulte d'une Cour effrayoit la tranquille simplicité de M. van Swieten, & il s'excusa sur ce motif. L'Impératrice ne se rebuta pas: elle revint à la charge; & après avoir inutilement employé l'adresse de ceux à qui elle avoit confié cette négociation, elle se résolut à traiter directement avec lui; elle lui écrivit; elle loua l'éloignement qu'il

118 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

témoignoit pour le faste, & lui promit de le laisser absolument le maître de continuer le genre de vie auquel il paroïssoit si attaché, & qu'elle suivoit elle-même, autant que l'éclat qui environne nécessairement les Rois, pouvoit le lui permettre.

Tant de marques de bonté de la part d'une Souveraine admirée de tout l'Univers, & dont il avoit vu l'ame à découvert, dans les lettres dont elle l'avoit honoré, ébranlèrent M. van Swieten; mais ce qui acheva de le déterminer, ce fut la demande que la Reine lui fit avec instance d'aller à Bruxelles, pour y traiter l'Archiduchesse Marie-Anne sa sœur, qui y étoit malade, & qu'elle aimoit tendrement. Cette nouvelle marque de confiance acheva de vaincre M. van Swieten, & il adopta, dès ce moment, la nouvelle Patrie que lui offroit l'Impératrice Reine. Il alla à Bruxelles, guérit l'Archiduchesse, retourna ensuite en Hollande mettre ordre à ses affaires, & partit en 1745 pour Vienne, où il arriva avec toute sa famille, le 7 Juin de la même année. L'Impératrice fut ravie de l'y voir; elle le mit, sur le champ, à la tête de toutes les études des pays de sa domination, & de sa Bibliothèque Impériale; le fit son premier Médecin, lui fit obtenir de l'Empereur, le titre de Baron de l'Empire; & elle a plusieurs fois dit & écrit de sa main, qu'elle regardoit le moment auquel elle se l'étoit attaché, comme une des plus heureuses & des plus glorieuses époques de son règne.

Un des premiers soins du Baron van Swieten, en arrivant à Vienne, fut de travailler à tirer la Médecine de l'état de langueur où elle étoit. Il ne trouva pas de meilleur moyen pour y réussir, que d'en donner lui-même des leçons publiques. Bientôt sa réputation y attira une foule d'auditeurs, même Étrangers: les Écoles auparavant désertes, suffirent à peine pour les contenir; & il ne cessa ses utiles leçons qu'en 1753, lorsqu'il eut formé des hommes capables de le remplacer en cette partie.

Les autres abus qui s'étoient introduits dans toutes les branches de la Médecine, n'avoient pas échappé à sa vigilance; & il y apporta les remèdes les plus prompts & les plus convenables.

Il avoit vu combien l'ignorance des Sages-femmes pouvoit porter de préjudice à l'humanité. Il y remédia, par une Chaire où l'on enseigne en langue vulgaire, tout ce qui peut avoir rapport aux Accouchemens. Institution utile, depuis longtemps établie en France, & que l'exemple de M. van Swieten a fait adopter dans plusieurs autres contrées.

Il avoit remarqué que les jeunes Médecins ne pouvoient acquérir dans leurs études, même les mieux suivies, que les principes & la théorie de la Médecine; mais qu'ils n'y acquéroient presque aucune lumière sur l'application de ces principes à la pratique, & qu'il y avoit assez souvent une grande différence entre un Docteur en Médecine & un Médecin. Pour faire disparaître cette dangereuse différence, il engagea la Reine à établir un Professeur, qui, pendant le cours des études, donnât aux Élèves, chaque jour, une leçon au lit des malades, & leur fit acquérir le coup-d'œil & les connoissances de pratique si nécessaires à leur profession.

La Médecine ne peut se passer de l'Anatomie, de la Chimie, ni de la Botanique; ces trois Sciences en sont la base & le fondement: aucune des trois n'étoit cultivée à Vienne. Il n'y avoit ni amphitéâtre Anatomique, ni laboratoire public de Chimie, ni Jardin des plantes où on en fit des démonstrations. La Chirurgie, cette autre branche de la Médecine, n'étoit pas en meilleur état; elle n'avoit ni préparations anatomiques, ni instrumens. L'activité du Baron van Swieten remédia à tous ces maux, & il donna libéralement aux établissemens utiles qu'il fit pour ces différens objets, toutes les pièces qu'il avoit pu se procurer pendant son séjour en Hollande, & qu'il avoit apportées à Vienne.

Un autre obstacle bien plus considérable s'opposoit encore au progrès de l'Anatomie. Nous nous sommes souvent plaints de la difficulté d'avoir des sujets pour les dissections, fondée sur le respect mal entendu pour les cadavres humains. Cette difficulté étoit bien plus grande à Vienne: on y regardoit comme infame quiconque disséquoit, quiconque touchoit un cadavre, même une bête morte; il avoit bientôt la visite

du bourreau & des écorcheurs, qui venoient s'impatroniser chez lui à titre de confraternité. Il fallut employer l'autorité suprême, & faire une **Loi positive pour abolir cette antique extravagance.** Une sage Ordonnance soumit les Apothicaires à une visite annuelle & imprévue, & prononça contr'eux des peines, si leurs drogues ne se trouvoient pas alors dans l'état où elles devoient être.

Il régnoit encore un autre abus bien propre à étouffer le mérite; il en coûtoit environ cinq mille livres de notre monnoie, pour prendre, à Vienne, le bonnet de Docteur en Médecine, soit par les droits portés trop haut, soit par le faste inutile dont on accompagnoit cette cérémonie. Le Baron y remédia, en diminuant les droits, & en retranchant tout le faste. Les droits de Faculté n'excèdent pas à présent cinq cents livres, & l'argent n'a plus rien à disputer au mérite.

Il arrivoit souvent que des Médecins en mourant, laissoient leur veuve & leur famille dans une misère capable de décréditer cet état; M. van Swieten y pourvut, en obtenant de l'Impératrice, qu'une somme de onze cents livres que chaque Médecin devoit payer au Fisc à sa réception, fut remise à une Société qu'il nomma la *Société des Veuves*, & qu'il chargea de veiller à leur soulagement. Ce droit & quelques autres beaucoup moindres, qui y ont été joints, ont suffi avec la **bonne administration qu'il y a introduite**, pour leur assurer à chacune environ quinze cents livres de revenu, & S. M. I. a bien voulu que cette Société jugeât elle-même toutes les contestations qui pourroient naître à ce sujet, sans l'intervention d'aucun autre Tribunal.

On peut aisément imaginer que les autres Sciences n'étoient pas plus florissantes que la Médecine, lorsque le Baron van Swieten arriva à Vienne. Nous excéderions les bornes de cet Éloge, si nous voulions rapporter ici tout ce qu'il fit pour leur rendre leur éclat; nous dirons seulement qu'il eut soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit leur être nécessaire. Il s'éleva, à sa sollicitation, un Palais, sous le nom d'*Université*, dans lequel on plaça des Professeurs de  
toute

toute espèce, avec quatre mille livres d'appointemens, & les sages réglemens faits pour la Capitale, étant rendus communs dans tous les pays héréditaires, y rétablirent par-tout les études & le progrès des Sciences.

La Bibliothèque impériale, du soin de laquelle le Baron van Swieten étoit chargé, n'étoit pas en meilleur état. Quantité de manuscrits précieux y périssoient, rongés par les vers ou détruits par la poussière; un grand nombre de livres étoient dépareillés; la magnifique collection d'estampes & sur-tout de portraits, supérieure en ce dernier genre à toutes celles de l'Europe, avoit été négligée & étoit demeurée imparfaite; il pourvut à tout & compléta tout. La Bibliothèque n'étoit ouverte qu'en été; on n'y trouvoit ni papier, ni plumes, ni encre pour faire des extraits: M. le Baron van Swieten obtint qu'elle fût également ouverte en hiver, & les Savans qui venoient y faire leurs recherches, y trouvèrent deux salles échauffées, & garnies de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire. En un mot, ses jours furent presque tous marqués par quelque établissement avantageux pour les Sciences & les Arts: ce ne fut qu'à cet usage qu'il employa la confiance que lui avoit accordée l'Impératrice Reine; il ne demanda jamais rien pour lui ni pour les siens, & ne sollicita des bienfaits que pour ceux qui se distinguoient dans les différens départemens dont il étoit chargé.

Tant d'établissémens utiles, dûs presque en entier à ses soins, & formés en si peu de temps, les deux premiers volumes de ses Commentaires sur les Aphorismes de Boërhaave, qui avoient paru en 1747 & en 1754, & la réputation qu'il s'étoit si justement acquise, avoient porté avantageusement son nom à l'Académie, & lui avoient fait désirer de se l'acquérir; elle trouva enfin le moyen de le mettre au nombre de ses Membres, & elle lui conféra le 23 Juin 1750, une de ses huit places d'Associé-Étranger, vacante par la mort de M. de Crouzas.

Tout ce que nous venons de rapporter de M. le Baron van Swieten, seroit bien suffisant pour illustrer sa mémoire;

*Hist.* 1772.

Q



mais ce ne seroit cependant le peindre qu'à demi, que de ne le considérer que sous ce point de vue. Il savoit tirer un bien meilleur parti de son temps. Soins de la santé de Leurs Majestés & de leur auguste & nombreuse Famille, Direction des études en général, & de celle de la Médecine en particulier dans leurs vastes États, Direction des hôpitaux, Inspection sur les maladies contagieuses & épidémiques, Présidence de la censure des livres, Mémoires continuels à dresser ou à examiner sur ces différens objets, Discours académiques fréquens à composer & à prononcer, Correspondances très-étendues au dehors, Consultations dont le nombre étoit proportionné à la réputation qu'il s'étoit acquise; c'étoit la tâche que le Baron van Swieten avoit à remplir, & qu'il remplissoit en effet avec une exactitude & une ponctualité singulière. Ce n'est pas tout encore, il travailloit assidûment à compléter ses Commentaires sur les Aphorismes de Boërhaave; ouvrage qui n'a été fini qu'un an avant sa mort. Il faisoit des lectures suivies des Ouvrages en toute Langue, qui concernoient la Médecine ou la Physique; & on a trouvé après sa mort, trente volumes *in-folio* des extraits qu'il en avoit faits & écrits de sa main. On ne croiroit jamais qu'un seul homme eût pu suffire à tant d'objets différens, si nous ne nous bâtons de dire comment il dispoit de son temps.

Il se levoit régulièrement tous les jours à cinq heures du matin; à six heures & demie il alloit à la Cour, & en revenoit à huit ou neuf heures, à moins que quelque affaire ne l'y retint; il s'enfermoit alors dans son cabinet, où il travailloit jusqu'à deux heures, qu'il dînoit; il n'étoit jamais plus d'une heure à table, & celle qui suivoit son repas, étoit destinée à répondre aux pauvres qui venoient le consulter; il rentroit ensuite dans son cabinet, où il restoit jusqu'à sept heures, qu'il retournoit à la Cour; & à son retour il travailloit encore jusqu'à neuf heures; il soupoit alors pour se coucher à dix heures & demie. Il observoit si constamment cette manière de vivre, que quiconque n'eût

fait le voyage de Vienne que pour observer comment il vivoit, auroit pu se dispenser d'y rester plus d'un jour, il n'en auroit pas su davantage au bout de l'année.

M. van Swieten travailloit donc régulièrement au moins douze heures par jour : nous disons *au moins*, car dans le temps qu'il employoit à aller à la Cour, dans celui même de ses repas, on le voyoit réfléchir, & disposer dans sa tête les matériaux qu'il préparoit ; aussi a-t-on remarqué que dans les minutes de ses Ouvrages il ne se trouvoit presque aucune correction ni aucune rature. Ses Ouvrages étoient composés dans sa tête lorsqu'il les écrivoit, & il copioit, pour ainsi dire, d'après sa mémoire, qu'il avoit si excellente que, même dans les dernières années de sa vie, il récitoit dans l'occasion cent vers & plus, d'Homère, de Virgile & des meilleurs Poètes des Langues qu'il savoit : nous disons *qu'il savoit*, car, outre sa Langue maternelle, il possédoit le Latin, le Grec, le François, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol & l'Anglois ; il avoit même depuis peu appris le Hongrois, à ce qu'il disoit, pour s'amuser.

Tout ce que nous venons de dire de M. van Swieten, inviteroit à se le représenter comme un Savant farouche, hérissé de Science, de Grec & de Latin. Rien ne lui ressembleroit cependant moins : son cœur étoit sensible à l'amitié, & il recevoit avec plaisir le petit nombre de personnes que ses occupations multipliées lui permettoient de recevoir, & le fond de gaieté naturelle qu'il avoit, rendoit sa conversation très-amusante.

On le regardoit néanmoins comme sévère, & comme inflexible dans l'exercice de son ministère ; il ne passoit aucune faute à ceux qui lui étoient subordonnés, il les reprochoit avec une espèce de dureté, mais il n'en avoit que le dehors & l'apparence ; il réprimandoit, il tonnoit, il menaçoit de toute l'indignation de l'Impératrice, & il alloit lui demander grâce pour le coupable, assez puni, disoit-il, par la mercuriale qu'il lui avoit faite, & par la crainte qu'il lui avoit causée.

Hors ces occasions où la sévérité lui étoit prescrite par son devoir, & celle du mensonge avéré, pour lequel il avoit la plus grande horreur, on voyoit éclater la bien-faisance & la sensibilité de son ame dans toutes les occasions. On a vu après sa mort qu'il avoit donné depuis dix ans, plus de trente mille livres à la Caisse générale des pauvres; qu'il entretenoit plusieurs Étudiens en Médecine, dans lesquels il avoit reconnu des talens; qu'il donnoit à des Médecins du plat-pays trente, cinquante, cent ducats pour le soulagement des pauvres malades, & qu'il donnoit souvent à ceux qui venoient le consulter, non-seulement de quoi acheter des remèdes, mais encore de quoi se nourrir eux & toute leur famille; en un mot, il étoit le père de tous les infortunés, & ne manquoit jamais de leur tendre une main secourable.

Jamais personne ne fut moins enivré que lui de son mérite & de son savoir, ni plus exempt de jalousie. Ce qu'il faisoit, un autre, disoit-il, auroit également pu le faire. Il disoit que l'esprit humain étoit si borné, qu'il ne pouvoit passer certaines limites. Il se moquoit de ceux qui veulent absolument remonter aux premières causes. On rit, ajoutoit-il, de Molière, qui fait dire à son candidat que l'opium endort, parce qu'il a une vertu soporative; il a cependant dit tout ce qu'on pouvoit dire sur ce point: je n'en fais & n'en saurai vraisemblablement jamais davantage.

M. van Swieten avoit joui jusqu'à l'âge de soixante-sept ans d'une très-bonne santé; mais on s'aperçut vers la fin de 1767, qu'il baïssoit sensiblement, & qu'il devenoit sujet à des infirmités, qui menacèrent plus d'une fois ses jours. Ce fut dans ces fâcheuses circonstances qu'un événement encore plus fâcheux, l'obligea à faire beaucoup plus qu'il ne pouvoit, & mit son mal dans le cas d'être absolument sans remède.

Au mois de Mai 1768, Madame l'Archiduchesse de Saxe-Teschén fut réduite à l'extrémité par un accouchement laborieux, dont les suites furent longues & dangereuses; dans

ce même-temps, l'Impératrice-Reine fut attaquée d'une petite vérole de la plus mauvaise espèce; le Duc Albert de Saxe-Teschen & Madame l'Archiduchesse Joseph, déjà fiancée au Roi des deux Siciles, furent attaqués du même mal auquel cette dernière Princesse succomba. M. le Baron van Swieten ne quitta ni jour ni nuit les malades; tant de veilles, d'inquiétudes & de fatigues achevèrent de ruiner son tempérament: & depuis cette époque, les hivers devinrent pour lui des temps critiques, & il n'en passa plus sans accidens plus ou moins fâcheux. Le printemps le remettoit un peu, mais on remarquoit en lui un dépérissement sensible.

Ce fut cependant dans cet état qu'il donna au Public le cinquième & dernier volume de ses Commentaires sur les Aphorismes de Boërhaave.

Aphorisme, suivant la force du mot grec \*, signifie une chose séparée, isolée. Les Aphorismes sont en effet de courtes <sup>\* Ἀφείρω, separo.</sup> sentences, des préceptes, uniquement fondés sur l'observation, & sans égard à aucun système. Cette manière d'exposer les principes a été premièrement mise en usage par Hippocrate, le Prince de la Médecine. Boërhaave l'avoit imité, peut-être même surpassé dans le style nerveux & ferré qu'il emploie: les explications qu'il faisoit dans ses leçons, servoient de commentaire à ses Aphorismes. M. van Swieten a suppléé au défaut de ces leçons, que la mort de M. Boërhaave avoit interrompues; il a par-tout expliqué, développé des vérités, dont son auteur ne présentait que le germe; il les a étendues, il les a éclaircies par des exemples choisis, tirés des Mémoires des différentes Académies, & de tous les Journaux littéraires. Son Commentaire est un excellent Professeur, & le Public a décidé depuis long-temps que ce Professeur seroit immortel. On est étonné du profond savoir & de la vaste lecture que cet ouvrage a exigé, & nous ne dirons rien de trop, en assurant qu'il sera toujours un des guides les plus sûrs que puissent avoir ceux qui se destinent à la Médecine.

Quoique les hivers fussent fâcheux pour M. van Swieten, cependant il avoit passé celui de 1771 à 1772, sans aucun

accident marqué ; mais on le voyoit devenir pesant & dépérir ; & quoiqu'il affectât une gaieté apparente , il retomboit souvent dans une sombre mélancolie ; on l'entendoit quelquefois dans la solitude de son cabinet élever la voix , & demander au Ciel la force de souffrir patiemment les douleurs qu'il ressentoit.

Malgré cet état , il ne relâchoit rien de son travail ; il voulut même continuer , malgré le froid le plus rigoureux , les visites aux Hôpitaux situés à une demi-lieue de Vienne ; il répondit à ceux qui le pressoient de se reposer , la même chose que répondoit en cas pareil un de nos plus célèbres Magistrats ; *le puis-je , quand je sai qu'il y a tant d'hommes qui souffrent !*

Vers la fin de Mars 1772 , il parut au doigt d'un ses pieds une petite tumeur blanchâtre , qui en l'ouvrant ne donna qu'un peu d'eau sereuse , & qu'il pansa lui-même : bientôt on s'aperçut que l'os étoit entamé ; & au bout de quelques jours , en retirant son pied de l'eau , où il le baignoit , on trouva le doigt noir & gangréné , il fallut en enlever les chairs ; il souffrit cette opération en lisant & sans sourciller ; on le mit au lit , & le mal parut céder au quinquina , dont on lui fit faire usage ; mais bientôt on découvrit un autre doigt attaqué ; il étoit trop bon Médecin , pour ne pas connoître le danger de son état ; il regarda son Médecin & son Chirurgien , & leur dit seulement , *c'en est fait* : puis il rendit la conversation générale ; il ne cessa pas même de travailler. Le 30 Mai il fit encore venir le Professeur de Chimie & quelques Apothicaires , & travailla avec eux plus de deux heures à une nouvelle Pharmacopée qu'il avoit entrepris depuis environ sept mois. Mais à la levée de l'appareil , toute la plante du pied parut gangrénée ; il vit bien qu'il n'y avoit plus de temps à perdre ; il demanda les secours spirituels qui lui furent administrés en présence de l'Archiduc & des Archiduchesses. L'Impératrice-Reine ne put prendre sur elle d'assister à cette triste cérémonie ; tous les assistans fondoient en larmes ; lui seul conservoit la tranquillité & la sérénité qui ne l'abandonnoient jamais ; il fit venir sa femme & ses enfans dîner auprès de son lit ; il s'entretenoit avec eux , comme un homme ,

qui prêt à partir pour un long voyage, reste avec ceux qu'il aime jusqu'au moment de son départ. Les forces diminuoient cependant à vue d'œil, & il vit pendant plusieurs jours approcher l'instant de sa mort, non avec cette indifférence aveugle ou affectée à laquelle on a quelquefois osé prostituer le nom de philosophie, mais avec la résignation d'un Chrétien qui met en Dieu seul toute sa confiance. *Quand nous avons* (ce sont ses propres termes) *rempli la tâche que Dieu nous avoit imposée, il vient nous avertir qu'il a besoin de nous ailleurs; un enfant doit-il craindre un père qui l'appelle!*

Le 6 Juin il voulut écrire à son fils; mais il ne put tracer que quelques mots sans suite, & en les regardant, il dit *cela ne va plus*. Ce fut en effet le dernier effort de son esprit, qui commença à baisser peu de temps après: il reprit cependant une vigueur momentanée lorsqu'il vit, le 13 Juin, entrer l'Impératrice-Reine dans sa chambre, sans qu'il en fût prévenu; ses forces se ranimèrent pour la remercier de toutes les bontés dont elle l'avoit honoré depuis vingt-sept ans qu'il étoit à son service: & cette grande Princesse lui en donna de nouveaux témoignages, qu'elle arrosa de ses larmes. Cette scène attendrissante fut le dernier moment de sa présence d'esprit; il tomba aussitôt après de délire en délire, & mourut le 18 Juin 1772, âgé de soixante-douze ans & environ un mois.

A peine fut-il expiré, que l'Impératrice-Reine s'empara des restes précieux d'un homme auquel elle avoit si justement accordé toute sa confiance, & fit rendre les plus grands honneurs à sa mémoire: son Éloge funèbre fut prononcé publiquement le 6 Septembre dernier, dans l'assemblée de l'Université de Vienne, & cette grande Princesse daigna en dicter elle-même quelques endroits à l'Orateur. Il faudroit peut-être remonter assez avant dans l'antiquité, pour trouver un Philosophe auquel on ait rendu autant d'honneurs après sa mort, & qui les ait si bien mérités.

Le Baron van Swieten étoit marié; il avoit épousé en 1729 Marie-Lambertine-Thérèse Ter Beek van Coësfeld; d'une ancienne famille patricienne, originaire de Cassel en Hesse,

avec laquelle il a vécu dans une union d'autant plus constante qu'elle étoit fondée sur l'heureuse sympathie de leurs caractères & de leurs vertus. Il resta de ce mariage deux fils & deux filles. Des deux premiers, l'un est Envoyé extraordinaire & Plénipotentiaire de la Cour Impériale à celle de Berlin, & suit, quoique dans une carrière différente, les traces de son illustre père. Le cadet est Auditeur à la **Chambre des comptes** de Bruxelles : l'aînée des filles est mariée à M. de Tserelay de Tilly, Lieutenant-colonel au service de L. M. & la cadette au Baron de Bonaërt, Grand-Bailli d'Ypres.

M. van Swieten n'a laissé qu'une fortune médiocre, si on considère le crédit dont il jouissoit. Rien ne peut mieux prouver la droiture & le désintéressement de cet homme respectable ; d'autres en sa place eussent profité de la confiance du Souverain pour s'enrichir, il ne l'a jamais employée que pour le bien public, sans rien demander pour lui ni pour les siens : exemple admirable, mais qui sera probablement plus souvent admiré qu'imité. Il s'est toujours contenté de vivre honorablement d'une manière également éloignée de l'ostentation & de l'avarice, & de laisser un nom bien plus grand que sa fortune.

Il n'y a d'Ouvrages imprimés de M. van Swieten que les cinq volumes *in-4.* de ses Commentaires sur Boërhaave, & un *Traité de Médecine à l'usage des armées*, imprimé *in-8.* en Allemand & en François, & réimprimé à Paris dans cette dernière langue ; mais on a trouvé dans ses manuscrits des pièces intéressantes, & notamment un *Traité de Corde*, par Boërhaave, avec des notes que M. van Swieten y avoit ajoutées.

La place d'Associé - Étranger qu'il occupoit dans cette Académie, a été remplie par M. Franklin, de la Société royale de Londres.

